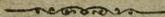


cad.  
769l

I, 174  
5

VII, 40

MÉMOIRES  
DE L'ACADÉMIE  
DE NIMES.



VII. SÉRIE. — TOME XXXX. — Années 1920 et 1921



NIMES  
IMPRIMERIE CLAVEL ET CHASTANIER  
A. CHASTANIER, SUCCESEUR  
12 — rue Pradier — 12

Buyerische  
Staatbibliothek  
MÜNCHEN

+

# Un prédicateur inconnu

---

## “RÉGUIS”

---

PAR

M. L. TRIAL

MEMBRE RÉSIDANT

---

Permettez-moi de commencer par un souvenir personnel. En 1869, j'étais étudiant en théologie à l'*Université de Genève*. Si mes premiers sermons étaient pauvres d'expérience et de pensée, en revanche, ils étaient riches de rhétorique. Pour me corriger de ce défaut, mon excellent professeur d'homilétique, *John Cougnard*, me répétait souvent : « Lisez *Réguis* ». Je suivis ce conseil et même, dans une courte étude, j'essayai de caractériser ce prédicateur. Quarante trois ans après, en mettant en ordre de vieux papiers, je l'ai retrouvée. A mes moments perdus, je l'ai reprise et remaniée. Vous l'avouerez-je ? Le septuagénaire que je suis a pris plaisir à revivre ainsi quelques années de sa jeunesse et, aujourd'hui, j'ai l'honneur de vous servir ce modeste plat qui doit être évidemment qualifié de réchauffé.

\*  
\*  
\*

Qui est *Réguis* ? Pour la plupart, vous l'ignorez. Peut-être même, nos chers confrères, les ecclésiastiques catholiques, ne le connaissent-ils pas. Je ne saurais ni m'en étonner ni le leur reprocher. En effet, sa vie et sa personne sont ensevelies dans une impénétrable obscurité. Où et quand est-il né ? Mystère. Où et quand est-il mort ? Mystère. Sur sa famille, les documents manquent complètement. On sait seulement qu'il a été curé, d'abord, à

*Auxerre*, puis à *Gap*, enfin à *Lisieux*, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Je me contenterai donc de vous énumérer rapidement les notices ou monographies dont il a été l'objet.

1<sup>o</sup> — Fait à peine croyable ! De 1797 à 1800, un allemand de *Silésie*, *Johan Samuel Ersch*, a publié à *Hambourg* cinq volumes de bibliothèque intitulés : *La France littéraire de 1771-1800*. Dans le deuxième supplément du troisième volume, il s'occupe, paraît-il, de *Réguis*. J'ignore ce qu'il en dit.

2<sup>o</sup> — Dans le numéro du 1<sup>er</sup> février 1860 du *Bulletin du bouquiniste*, un nommé *A. Carrel* consacre trois quarts de page à une brochure intitulée : *Lettre d'un jeune curé, avec l'examen critique d'une dissertation sur l'objet des psaumes, par l'auteur de la Voix du pasteur, curé du diocèse de Lisieux*. *A. Carrel*, qui ne possède que quelques feuillets de cette brochure, se demande qui en est l'auteur. Pour amorcer les recherches, il indique que, sur le feuillet précédant le titre, se trouvent quelques lignes dédiant la brochure à l'abbé *Boston* et qui sont signées *Régais*, curé du *Hamel*, village du canton de *Corbies*, dans l'arrondissement de *Douai*. Or, dans le numéro du 1<sup>er</sup> mars 1860 du *Bulletin du bouquiniste*, un correspondant dont la signature est réduite à un *L*, affirme que, dans la dédicace, il faut lire non pas *Régais*, mais *Réguis*. Il ajoute que la première édition de la *Voix du peuple* — lisez : de la *Voix du pasteur* — est anonyme et que la plupart des éditions postérieures, notamment celle de 1804 (1), portent le nom de l'auteur : *Réguis*, curé du diocèse de *Gap*, ci-devant dans celui d'*Auxerre* (2).

3<sup>o</sup>. — En 1834 parut une thèse de bachelier en théologie, intitulée : *Réguis*. Elle est due à *M. E. E. Bertrand* qui, après avoir exercé le sacerdoce pendant quelques années,

---

(1) Imprimée à *Lyon*, par *Amable Leroy*.

(2) *Bulletin du bouquiniste*, publié par *Auguste Aubry*, 16, rue Dauphine. 1<sup>er</sup> février 1860, p. 71. Bibliographie : *Un anonyme dévoilé*. — La lettre a été publiée à *Rouen*, chez la veuve *Laurent Dumesnil*, 1787, in-12.

l'abandonna pour l'industrie et devint maire de *Montpellier* dans les conjonctures tragiques de 1871 (1).

4°. — Une autre thèse de bachelier en théologie parut en 1847. Elle est due au pasteur *Maurice Travès* et porte pour titre : *Essai sur Réguis*. (2)

5°. — La *Nouvelle biographie générale* donne sur *Réguis* quelques renseignements brefs, mais précis. La notice est signée des initiales *M. N.* Sûrement, elles désignent un des collaborateurs du recueil, *Michel Nicolas*, professeur à la Faculté de théologie de *Montauban* (3).

6°. — Le *Grand dictionnaire universel* de *Pierre Larousse* reproduit une petite partie de la notice de *Michel Nicolas*. (4)

7°. — Une troisième thèse de bachelier en théologie parut en 1874 (5). Elle est due au pasteur *Henri Broux* et porte pour titre : *Essai sur la prédication de Réguis*.

---

(1) Université de France. Faculté de théologie de Strasbourg. *Réguis*, thèse présentée à la Faculté de théologie de Strasbourg et soutenue publiquement le vendredi 25 avril 1834, à 4 heures de l'après-midi, pour obtenir le grade de bachelier en théologie, par *E.-E. Bertrand*, bachelier ès-lettres de Montpellier, département de l'Hérault. Strasbourg, imprimerie de Silbermann, place Saint-Thomas, N° 5. 1834.

(2) Université de France. Faculté de théologie protestante de Strasbourg. *Essai sur Réguis*. Thèse présentée à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg et publiquement soutenue le vendredi 13 août 1847, à 11 heures du matin, pour obtenir le grade de bachelier en théologie, par *Moïse Travès*, de Montagnac (Hérault), bachelier ès-lettres. La soutenance a eu lieu à l'Académie. Strasbourg. Imprimerie de veuve Berger Levrault, imprimerie de l'Académie. 1847. p. 44, in-8.

(3) *Nouvelle biographie générale* publiée en 1860 par *Firmin Didot frères*, sous la direction du *D<sup>r</sup> Heefer*. Tome 41, p. 883. Paris, Didot, 1866.

(4) *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*. 1864-1876. 15 vol. in-4.

(5) *Essai sur la prédication de Réguis* par *Henri Broux*, de Saint-Laurent-du-Cros (Hautes-Alpes). Thèse présentée à la Faculté de théologie protestante nationale de Genève, pour obtenir le grade de bachelier en théologie. Genève, imprimerie Ramboz et Schuchardt, 1874. p. 32.

8°. — Une quatrième thèse de théologie parut en 1891. Elle est due au pasteur *Samuel Maillet* et porte pour titre : *Un prédicateur populaire catholique, le curé Réguis* (1).

9°. — En 1901, pour obtenir le grade de docteur ès-lettres, l'abbé *Bernard* a soutenu une thèse qui a pour titre : *Le sermon au XVIII<sup>e</sup> siècle. Etude historique et critique sur la prédication de 1715-1789.* (2) Malgré l'aide aimable que m'a donnée M. le chanoine *Bonnefoy*, et dont je le remercie, je n'ai pu me la procurer. Je sais seulement qu'après s'être occupé de l'éloquence sacrée de l'époque, l'abbé *Bernard* cite *Réguis* qui, parfois, aurait été triste d'entendre ses montagnards des Hautes-Alpes réclamer des prédicateurs cultivant l'éloquence académique et le bel esprit. Il est probable que ces montagnards étaient des parisiens en villégiature.

Convenons-en : peu nombreuses et bien pauvres, nos sources d'information ne permettent pas d'écrire la biographie de *Réguis*. Néanmoins, son œuvre s'impose à l'attention d'une compagnie comme la nôtre. Bibliographiquement, elle n'est pas considérable. Outre la *Lettre d'un jeune curé*, mentionnée par le *Bulletin du bouquiniste* et qui est introuvable, sous le titre suivant : *La Voix du pasteur, discours familiers d'un curé à ses paroissiens pour tous les dimanches de l'année par M. Réguis, curé du diocèse de Gap, ci-devant dans celui d'Auxerre, Réguis a laissé deux dominicales* ou recueils de cinquante-trois sermons chacun. La première parut sans nom d'auteur en 1766, deux volumes in-12. Puis, cinq

---

(1) *Un prédicateur populaire, le curé Réguis*. Thèse publiquement soutenue devant la Faculté de théologie protestante de Montauban en 1891, par *Samuel Maillet*, bachelier ès-lettres, pour obtenir le grade de bachelier en théologie. Montauban, Imprimerie administrative et commerciale J. Grenée, 14, avenue Gambetta. 1891. p. 64. in-8.

(2) Je l'ai demandée à la librairie Letouray et Ané, rue des Saints-Pères, 71. On m'a répondu qu'on la chercherait. Je l'attends toujours.

(3) C'est celle que je possède.

éditions avec le nom de l'auteur, en deux volumes in-12, se succédèrent dans l'ordre suivant : une à Paris en 1771 ; une autre également à Paris en l'an ix, 1803 ; une autre à Lyon, chez Amable Leroy en 1804 (3) ; une autre à Avignon en 1823 ; et enfin celle de Genève, faite de 1829 à 1832, par le pasteur *Ramu* qui, pour rendre les sermons de *Réguis* propres à l'édification des protestants, en retrancha tout ce qui avait une couleur catholique trop prononcée. Il commit ainsi une mauvaise action ; car, si la fin était excellente, malhonnête était le moyen. Or, jamais, sous aucun prétexte, la fin ne justifie les moyens ; — il aurait dû s'en souvenir. La première dominicale a été traduite deux fois en allemand : d'abord, à Leipzig en 1769, deux volumes in-8, ensuite à Vienne, trois volumes in-8 en 1774. La seconde dominicale a paru en 1793, en quatre volumes in-12. Je n'ai jamais pu me la procurer. Je le regrette. Toutefois, mes regrets sont atténués par le fait que *Réguis* mérite d'être admiré surtout comme prédicateur des campagnards. Par suite, la première dominicale nous suffit. Les discours en sont plus courts que ceux de la deuxième et, dans la préface de celle-ci, lui-même en donne la raison : « La première dominicale, dit-il, n'est guère faite que pour la campagne et les petites villes de province. Celle-ci embrasse, si je ne me trompe, les devoirs, les vices et les vertus de toutes les conditions ».

L'œuvre de *Réguis* n'est donc considérable ni par le nombre des volumes ni par le bruit qu'elle a fait dans le monde des lettrés. Quoique très appréciés par ses auditeurs, ses sermons ne dépassaient guère leur cercle habituel. Bien que la première dominicale ait eu six éditions, une fois publiés, ils n'ont pas rendu leur auteur célèbre et, surtout, ils ne lui ont pas valu d'être appelé dans la capitale pour y recevoir le baptême de gloire. Ainsi s'explique le fait que, pour la plupart, les théologiens catholiques ignorent même son nom qui, d'ailleurs, n'est cité dans aucune histoire de la littérature française. Par contre, d'où vient que, dans les deux Facultés de théologie protestante de Genève et de Montauban, on l'ait étudié avec

admiration et profit ? Simplement de ceci : *Ramu* à Genève, *Michel Nicolas* à Montauban, chacun pour son propre compte, l'ont découvert et apprécié. Le premier l'a recommandé à ses paroissiens comme source d'édification ; le second l'a proposé comme modèle à ses étudiants.

Voici donc la question qui se pose : dans le monde des littérateurs, pourquoi *Réguis* n'a-t-il creusé aucun sillon ? Peu connu pendant sa vie, pourquoi, après sa mort, est-il tombé dans l'oubli ? Evidemment, parce qu'il n'était pas de ceux qui, comme on dit vulgairement, savent se pousser. Il n'avait rien d'un arriviste. Il s'est confiné dans l'humilité de ses fonctions de desservant. Une femme très âgée de Gap qui l'avait connu, s'est souvenue de lui comme d'un bon curé, très aimé de ses paroissiens. Dans ses discours, il se révèle comme un prédicateur modeste ayant bien plus à cœur le salut de ses paroissiens que sa propre renommée. Simple, familière, essentiellement pratique, son éloquence choquait le goût de ses contemporains qui appréciaient surtout le verbe sonore et majestueux. Elle contrastait avec celle des prédicateurs de son temps qui, sous des formes grandiloquentes, assez maladroitement imitées des sermonaires du xvii<sup>e</sup> siècle, cachaient trop souvent le vide de la pensée et l'absence de sentiment. J'ajoute qu'alors l'intérêt pour la religion était trop languissant, l'incrédulité était trop générale et trop passionnée pour que la parole sans prétention d'un curé de campagne put émouvoir l'opinion publique et l'entraîner.

Néanmoins, bien qu'il n'ait pas connu les grands succès oratoires, *Réguis* fut un prédicateur éloquent. Les sources de l'éloquence en général et, en particulier, de l'éloquence religieuse, jaillissent du cœur. En effet : si, désireux de récolter des applaudissements, un homme étudie un sujet et le traite dans un discours dont l'ordonnance est claire et solide, dont le style est facile et brillant, alerte ou pompeux, et s'il prononce ce discours d'une voix bien timbrée, avec un art consommé de la diction, cet homme est un excellent rhéteur. Mais, il n'est pas nécessairement

éloquent. Ce qui caractérise l'homme éloquent, c'est qu'il s'oublie lui-même et se donne tout entier. Saisi, enthousiasmé par une vérité d'ordre scientifique, moral, esthétique, social ou religieux, il laisse voir à ses auditeurs le fond de son âme et il désire ardemment et, de toutes ses forces, il veut leur faire partager ses sentiments et ses résolutions. Alors, il trouve les accents « de cette voix du cœur qui, seule, au cœur arrive » ; il émeut ; il provoque des décisions ; il est éloquent. Tel fut *Régis*.

D'une humilité sincère et touchante, se reconnaissant pécheur, réclamant l'indulgence de ses paroissiens et se recommandant à leurs prières, est-il étonnant qu'il ait été désintéressé dans sa prédication et qu'en tête de sa première dominicale il ait écrit la parole de *saint Paul* : « *Veni non in sublimitate sermonis* » ? Est il étonnant qu'il se soit oublié lui-même complètement pour ne songer qu'à ses paroissiens qu'il aimait d'un amour pur, ardent et actif ? « Mes enfants, s'écrie-t-il, mes chers enfants, ma liberté, mon temps, ma santé, tout cela vous appartient. Je dois vous en faire le sacrifice et, par dessus tout, me sacrifier moi-même pour le salut de vos âmes » (1). En chacun de ses paroissiens, ce qu'il aime, c'est son âme pour le salut de laquelle il tremble, jour et nuit. Préserver cette âme du doute, de la corruption, de l'injustice, voilà ce qu'il désire avant tout et par dessus tout. Pour obtenir ce résultat, pendant la semaine, il multiplie les visites et rien ne l'arrête, « ni les rigueurs de l'hiver, ni les ténèbres de la nuit, ni la difficulté des chemins » (2). Le dimanche, en se mettant à leur portée, en tenant compte de leur diversité d'esprit, d'humeur et de caractère, il les presse de mener une vie morale et religieuse. Et si, parfois, sa tâche lui apparaît plus difficile, s'il traîne, à certaines heures, un lourd fardeau de tristesse, c'est parce qu'il les voit esclaves de leurs mauvaises habitudes, de leurs vices et en train de perdre leurs âmes. Alors, il faut bien qu'il les censure ; mais, c'est à regret :

---

(1) Première dominicale. Tome 1, p. 232.

(2) Première dominicale. Tome 1, p. 322.

« Mes chers paroissiens, mes chers enfants en Jésus-Christ, vous qui êtes l'unique objet de mes soins et de ma sollicitude, l'unique objet de mes peines et de mes consolations, vous de qui dépendent et les douceurs et les amertumes de ma vie, faut-il que vous me forciez à vous dire des choses dures ? Ah ! qu'il en coûte à mon cœur pour m'exprimer de la sorte ! Que je serais heureux, si je n'avais que des louanges à vous donner, jamais de reproches à vous faire ! Pardonnez-les, je vous en conjure, à l'inquiétude que me donne votre salut » (1). Par contre, comme il se réjouit et quel encouragement pour lui, quand il constate chez ses paroissiens la formation de bonnes habitudes et des progrès dans la vertu. C'est donc de son amour pour l'humanité déchue et souffrante, de son désir de travailler à la relever et à la rendre heureuse, en définitive, de son cœur aimant, qu'a jailli la source de son éloquence. Il parlait toujours avec une émotion sincère, profonde, intense et qui lui permettait de communiquer à ses auditeurs ses peines et ses joies, ses appréhensions et ses espérances, ses craintes et sa confiance. Il faisait battre leur cœur à l'unisson du sien.

Est-ce à dire qu'il lui suffisait d'ouvrir la bouche et de parler, pour être éloquent ? Était-il de ceux qui comptent uniquement sur l'inspiration du moment ? En un mot, pratiquait-il l'improvisation ? D'après le dictionnaire, improviser, c'est « produire un discours sur-le-champ et sans préparation ». C'est donc choisir ou se laisser imposer un sujet quelconque et puis, instantanément, se lancer à l'aventure, sans avoir eu le temps de le délimiter, de dessiner un plan, de trouver les expressions justes et les formes littéraires les mieux appropriées. L'improvisation étant ainsi définie, — et comment la définir autrement ? — seuls, les hommes de génie peuvent improviser. Et encore ! Pour improviser, il faut qu'ils soient inspirés. Or, par sa nature même, l'inspiration est non pas permanente, mais intermittente. Elle ne se commande pas,

---

(1) Première dominicale. Tome I, p. 359.

comme un banquet, pour tel jour, à telle heure, dans tel local. Venant ou ne venant pas au gré d'une puissance mystérieuse, elle ne saurait être prévue et, plus d'une fois, aux hommes de génie eux-mêmes, elle fait défaut. Par suite, quand ils improvisent, tous ceux qui ne sont pas des hommes de génie, commettent des discours qui sont des bavardages diffus et ennuyeux. *Régis* n'est pas tombé dans ce travers. Il n'improvisait pas.

Mais, couramment, on donne de l'improvisation une définition autre que celle du dictionnaire et qui est contraire à la réalité. Improviser, dit-on, c'est ne pas écrire et ne pas mémoriser son discours. Et nombreux sont ceux qui pratiquent et préconisent cette prétendue improvisation. « Il est incontestable, dit M. *Samuel Maillet*, qu'une improvisation préparée avec soin est de beaucoup plus puissante que le meilleur sermon écrit et récité ». (1)

J'ai toujours contesté pareille affirmation et j'ai le regret de la contester plus que jamais. Quand il n'est ni écrit ni mémorisé, le discours semble laisser à l'inspiration du moment le choix des expressions et des formes littéraires. — On recommande cette sorte de discours parce que, dit-on, l'action de l'orateur sur l'auditoire et la réaction de l'auditoire sur l'orateur permettent à celui-ci de faire d'heureuses trouvailles. J'en conviens : quelquefois, rarement, le fait se produit. Mais, que de fois les trouvailles brillent par leur absence ! Et que de fois elles sont décidément malheureuses ! Que d'expressions imprécises ou impropres ! Que de formes littéraires banales, vulgaires et répétées à satiété ! Quelle verbosité lâche et fatigante ! Écrit et mémorisé, le discours n'est-il pas toujours plus concis, plus clair, plus original, donc, plus impressif ? Ajoutons que l'orateur n'est pas l'esclave de son manuscrit. A certains moments, si l'émotion le secoue, si l'inspiration le saisit ou l'emporte, rien ne l'empêche de modifier, de retrancher ou d'ajouter.

Toutefois, remarquons-le : qu'on s'abstienne d'écrire et

---

(1) Un prédicateur populaire catholique, le curé *Régis*, par *Samuel Maillet*, p. 48.

de mémoriser, ou qu'on en prenne la peine, dans les deux cas, la matière à traiter est nettement déterminée, soigneusement étudiée ; le plan est fortement construit ; le discours est préparé au point qu'il ne saurait être question d'improvisation. Mais, dans le premier cas, ne laissant à l'inspiration du moment que le choix des expressions et des formes littéraires, l'orateur n'improvise qu'à demi et même moins qu'à demi ; car, il est bien difficile de ne pas préparer, en quelque mesure, expressions et formes littéraires en préparant le fond. Au contraire, dans le second cas, rien n'est laissé à l'inspiration du moment. De ces deux procédés, *Régis* a préféré le premier, quoi qu'il soit le moins rapide et le moins sûr. Mais, il l'a amendé de telle sorte qu'il ne diffère du second que par le moment où le papier, la plume et l'encre sont employés. Dans la préface à l'édition genevoise de la première dominicale, *Ramu* affirme qu'il n'écrivait pas et ne mémorisait pas. Mais, il préparait si complètement le fond et la forme qu'à sa descente de chaire, son sermon était gravé dans sa mémoire et qu'il l'écrivait à peu près tel qu'il l'avait prononcé. Pendant les heures où il se livrait à ce travail, ses paroissiens avertis se gardaient bien d'aller le déranger. Encore une fois, il n'improvisait pas.

Il considérait donc la parole publique en général et, en particulier, le sermon comme une œuvre d'art. Cette manière de voir n'est pas universellement acceptée. D'autres s'en vont répétant : « La véritable éloquence se moque de l'éloquence ». Que signifie cet aphorisme imprécis et obscur ? Signifie-t-il que l'éloquence vient du cœur et que, sans le cœur, on n'a que de la rhétorique ? Mais, c'est l'évidence même et je crois avoir assez nettement affirmé cette vérité. Signifie-t-il que l'éloquence venue du cœur peut se passer du secours de l'art et de ses règles ? Alors, il exprime et propage une regrettable erreur. Que d'hommes de cœur qui disent d'excellentes choses et qui, cependant, sont ennuyeux, parce qu'ils les disent mal ! Et que de rhéteurs qui disent des choses ou fausses, ou absurdes, ou démoralisantes, ou subversives,

et qui soulèvent l'enthousiasme, parce qu'ils les disent bien ! Oui, l'éloquence jaillit du cœur ; mais, l'art la met en valeur. *Réguis* fut éloquent parce qu'il était tout à la fois un homme de cœur et un artiste. Pour nous en convaincre, il s'agit d'étudier maintenant la forme et le fond de ses sermons.

Leur forme est d'une extrême simplicité. A notre époque où la vie individuelle et la vie sociale se compliquent à l'excès, en quelque mesure, l'éloquence de la chaire donne, elle aussi, dans ce travers. En écoutant ou en lisant certains sermons contemporains, on a la sensation d'être en présence d'un amas d'éléments hétérogènes, brouillés dans un désordre où l'art brille surtout par son absence et on se demande, non sans inquiétude : « Qu'a voulu dire ce prédicateur ? Et quel but a-t-il poursuivi » ? *Réguis* ne provoque jamais de pareilles questions. Et pourquoi ? Evidemment, parce qu'il est désintéressé. Jamais préoccupé de lui-même et de sa propre gloire, il prend à tâche de faire oublier à ses auditeurs la supériorité que lui confèrent le lieu où il parle, son éducation, sa science, son âge et le caractère dont il est revêtu. Craignant de les dominer de trop haut par l'essor de sa pensée, alors qu'il pourrait être grand, il se fait petit ; alors qu'il pourrait les éblouir par les accents d'une rhétorique savante et d'une brillante déclamation, il se préoccupe uniquement de se mettre à leur portée. Son cœur est déchiré par la seule pensée que son ministère au milieu d'eux pourrait être inutile. Il les aime et désire les sauver. C'est pourquoi, se souvenant de leur peu d'instruction, il s'impose et observe cette règle : être toujours et le plus possible simple et familier ; parler toujours de telle sorte qu'en l'écoutant chacun soit tenté de se dire : « Mais, j'en ferais bien autant ». Et, pour obtenir ce résultat, comme il sait par expérience que, dans la composition d'un discours, le premier jet est plutôt compliqué, il n'épargne pas sa peine, il travaille beaucoup. C'est ainsi qu'il réalise la simplicité, la familiarité, dans le choix de ses sujets, dans sa manière de les traiter et dans son style. Pour nous en convaincre étudions

rapidement ce que j'appellerai l'architecture de ses sermons.

Simple, familier, il l'est dans le choix de ses sujets. Il ne se lance pas dans des analyses psychologiques complexes et subtiles. Il n'étudie pas des questions ardues et obscures de science ou d'esthétique. Il ne se pose pas des problèmes historiques plus ou moins insolubles. Voici quelques titres de ses sermons : le travail, les richesses, le respect humain, les conversations, le mariage, le devoir des pères et des mères, le devoir des enfants envers leurs pères et leurs mères, se supporter les uns les autres, le pardon des ennemis, le service de Dieu, la prière, le bon usage des afflictions, les maladies.

Simple, familier, il l'est dans sa manière de traiter pareils sujets. Selon l'expression vulgaire, il ne va pas chercher midi à quatorze heures. Au contraire, il élague impitoyablement toute considération étrangère ou superflue. Il s'enferme dans son sujet, s'interdit d'en sortir et, pour le traiter en lui conservant sa nature propre et ses caractères distinctifs, il déploie une habileté consommée. Il est nécessaire d'entrer ici dans quelques détails.

Une coutume, facile à justifier, veut que les prédicateurs rattachent leurs exhortations à un texte tiré de l'Écriture sainte. Gênés par cette coutume, parfois, certains d'entre eux prennent des textes qui ne sont que des prétextes et qu'ils s'empressent de laisser de côté. Par contre, il en est d'autres qui discutent et dissèquent les textes, tirent de chaque mot des enseignements auxquels l'auteur n'a nullement songé, en définitive, les obscurcissent, les affaiblissent, les noient, les ensevelissent sous leurs commentaires aussi arbitraires que copieux. A de très rares exceptions près, *Régis* évite ces deux écueils. En général, judicieusement choisis, ses textes s'adaptent exactement à ses sujets. Il en saisit la vérité centrale, l'expose brièvement et en tire d'heureux développements.

Toutefois, pour assurer la marche de ces développements, grâce à une longue et forte méditation de son sujet et de son texte, il s'efforce de construire un plan

simple, net, précis, solide, organique, dont la variété se fond dans une unité vivante et qui permet aux esprits les moins cultivés d'embrasser l'ensemble du discours et, en même temps, d'en saisir le point central et le but. Ce plan comporte, d'abord, un exorde, ensuite, une division en un certain nombre de points et, enfin, une péroraison. Généralement, les exordes de *Régis* sont simples, courts, riches d'à-propos, souvent saisissants. Quelques-uns sont de véritables modèles. Par contre, consistant assez régulièrement en un résumé suivi d'un appel ou d'une prière, ses péroraisons sont un peu monotones et manquent de pathétique et d'intérêt. Mais, il excelle dans l'art des divisions. Sans doute, quelques-unes, très rares d'ailleurs, sont décidément trop ingénieuses. Mais, à l'ordinaire, il évite soigneusement celles qui sont factices et, avec elles, les subdivisions scholastiques. Quant à celles qu'il propose, elles découlent si naturellement de son sujet même, qu'elles lui permettent de l'exposer d'une manière méthodique et lumineuse. Faciles à comprendre, elles se retiennent sans effort. Voici, par exemple, celle de son sermon sur la conduite à tenir à l'égard des méchants : « Je ferai, dit-il, trois réflexions et vous donnerai trois avis qui, moyennant la grâce de Dieu, vous seront très utiles : souffrez les méchants parce que Dieu les souffre. Plaignez-les et priez pour eux, car ils sont infiniment à plaindre. Fuyez leur société, de peur qu'elle ne vous pervertisse ». Remarquons-le, cependant : ce qui contribue à la perfection d'un plan, ce ne sont pas seulement les divisions, ce sont aussi les transitions. Un sermon ne doit pas être une succession de trois ou quatre sermons indépendants les uns des autres et dont chacun traite un sujet sans liaison avec celui qui le précède et avec celui qui le suit. Au contraire, il est indispensable que les sujets sortent les uns des autres, s'engendrent successivement, en un mot, s'enchaînent de manière à former un tout organique et vivant. Ainsi en est-il dans les sermons de *Régis*. Il évite les transitions purement verbales, les placages maladroits, les phrases chevilles.

Il passe d'un sujet principal ou même secondaire à un autre, avec facilité, sans effort, sans sécheresse, sans fatigue. Toujours naturelles et bien menées, ses transitions sont toujours en harmonie avec l'enchaînement général des pensées et des sentiments.

Une fois le plan dessiné, pour le réaliser, il faut un langage et des formes littéraires. Or, au point de vue du style, la plupart des prédicateurs de la seconde moitié du dix-huitième siècle, ne méritent guère d'être admirés. Leur parole manque de vigueur et de mordant. Déclamatoires et emphatiques, sans puissance, sans élévation, ils ne sont que des imitateurs maladroits, pâles ou serviles, de leurs immortels devanciers du siècle précédent. Coulés dans un même moule, leurs sermons ne sont le plus souvent qu'un tissu de lieux communs. *Réguis* diffère d'eux totalement et les domine de très haut. Il semble n'avoir étudié ni *Bourdaloue*, ni *Massillon*, ni *Bossuet*. Dans son style, rien d'emprunté. Il n'a pas eu de maître et ne relève que de lui-même. Sa manière lui appartient en propre. Avec sa parole jeune, svelte, vive, franche et hardie, il est essentiellement original ; il est lui-même un maître.

Son originalité se manifeste dans le choix de ses expressions. Jamais elles ne sont recherchées, prétentieuses, obscures, amphigouriques. Exerçant son ministère à la campagne, il adopte le vocabulaire des paysans et ne recule pas devant le terme propre, réaliste, qui étonne par sa rudesse et sa crudité. Reconnaissons-le tout de suite : quelquefois, il a dépassé les limites du bon goût et il est tombé dans le vulgaire, le trivial. C'est ainsi qu'il se sert des mots décidément trop vulgaires de lésiner, tourner la cervelle, caquets, cagoteries et d'autres encore. C'est ainsi qu'il s'écrie à propos des intempérants : « Et l'on vend le royaume du ciel... pourquoi ? Pour un pot de vin dont on s'enivre comme une bête ». Et ailleurs : « Misérable ivrogne, c'est Dieu qui a fait ce vin dont tu t'emplis comme une outre ». C'est ainsi encore que, pour combattre, chez les femmes, l'amour excessif de la toilette, il leur crie : « Parez-vous, madame ; frisez

vos cheveux ; coiffez-vous à la grecque, à la turque, à la française... Un verset, un petit verset du livre des *Proverbes* (chapitre x) va vous faire rougir. Savez-vous à quoi le Saint-Esprit vous compare ? Me permettez-vous de vous le dire et de me servir ici de ses propres expressions ? Votre beauté, vos ornements, je n'ose vous le répéter, je ne le dis qu'à regret, je vous demande pardon », — que de précautions oratoires ! et comme il sent qu'il ferait mieux de garder sa réflexion pour lui ! — « votre beauté, vos ornements sont comme un anneau d'or au museau d'une truie ». Outre qu'il est irrespectueux d'attribuer au Saint-Esprit cette comparaison plutôt grossière, cette manière de s'exprimer est triviale à l'excès. Mais, de pareilles taches sont exceptionnelles. Habituellement, à force de talent, *Réguis* évite la vulgarité, la trivialité verbales. Il a le souci de la noblesse, de l'élévation ; et quand on se représente le milieu dans lequel il vivait, on ne peut qu'admirer la sûreté de son goût et sa sévérité dans le choix des expressions. Ajoutons que, chez lui, ce qui est vrai du choix des mots, l'est aussi de la construction de la phrase. Celle-ci n'a rien de laborieux, de lourd, de verbeux, d'alambiqué, de bizarre, de tourmenté, d'incohérent, comme tant de phrases d'aujourd'hui. Elle n'est pas construite à l'aide de procédés artificiels en vue d'étonner ou d'éblouir. Elle ne laisse même soupçonner aucune recherche d'élégance et d'harmonie. Elle coule simple, familière, réaliste et, en même temps, claire et alerte, vigoureuse et rapide, vraiment inspirée par le génie français.

L'originalité de *Réguis* se manifeste également dans le choix des formes littéraires qui sont, elles aussi, simples, familières, réalistes d'un réalisme de bon aloi. Il en est deux qui méritent d'être signalées : le tableau et le dialogue. Excellent observateur au coup d'œil profond et juste, il connaît à fond le cœur humain et, tout naturellement, il compose des tableaux, véritables peintures de mœurs rappelant celles de *La Bruyère*, gracieux ou sombres, spirituels ou émouvants, gais ou douloureux, naïfs ou terribles, étonnamment variés dans les détails, dans les

couleurs et qui révèlent la verve fine et hardie de son talent. Quant au dialogue, il s'en sert avec une sorte de prédilection et avec succès. Il est vrai qu'il en abuse un peu et que, parfois, certains de ses dialogues sont si spirituels qu'ils rappellent *Molière* et appartiennent à la haute comédie presque autant qu'au discours religieux. De plus, il lui arrive de mettre ainsi en relief les ridicules et de provoquer l'hilarité, ce qui n'est pas précisément la fonction du prédicateur chrétien. Par exemple, il met en scène un jeune homme qui, donnant raison au vieux proverbe : « l'amour est aveugle », veut à tout prix épouser une jeune fille riche surtout de défauts. Pour le détourner de son projet, il cause avec lui : « Pauvre étourdi, tu la veux donc ! C'est un parti pris et tu as juré que tu n'en aurais jamais d'autre... Un fol amour t'aveugle et t'empêche de voir ce qui saute aux yeux de tout le monde. C'est un petit lion : — point du tout, ce n'est que de la vivacité... C'est une petite langue d'aspic : — point du tout : c'est un esprit agréable ; ce sont des saillies charmantes. C'est-à-dire que ses défauts sont de bonnes qualités à tes yeux ». Mais, le dialogue plaisant n'est qu'une très rare exception. Presque toujours, il est sérieux et même émouvant. *Réquis* a-t-il à combattre une objection ? Ce n'est pas lui, c'est son auditeur qui l'expose avec netteté, avec vigueur, comme dans une conversation particulière. Dans le sermon intitulé : « se supporter les uns les autres », il donne la parole à un contradicteur qui exagère, aggrave et même invente les défauts du prochain, alors qu'il pallie, excuse et va jusqu'à nier ses propres défauts. « Je ne suis pas parfait, dit ce brave homme, cela est vrai ; aussi, ne me donnai-je pas pour tel ; mais, je serais bien fâché qu'on pût me reprocher des défauts semblables à ceux que je vois dans certaines gens avec qui on est obligé de vivre et qui sont en vérité bien insupportables. De quoi peut-on m'accuser, après tout ? Je ne suis ni libertin, ni calomniateur, ni injuste. Je ne fais de mal à personne. Je soulage les pauvres, quand je puis. J'ai des sentiments d'honneur et de religion, grâces à Dieu ; et je le remercie tous les jours de

n'être pas comme tant d'autres. Je ne prétends pas dire pour cela que je sois sans défauts ; chacun a les siens ; mais... » — « Bon, mon enfant : et voilà tout juste mon pharisien qui rend grâces à Dieu, non pas de ce que son infinie bonté veut bien lui pardonner ses crimes, mais de ce qu'il n'est pas criminel comme tant d'autres ; non pas de ce que sa miséricorde le souffre tout pécheur qu'il est, mais de ce qu'il n'est pas si grand pécheur que les autres ; non pas de ce que sa justice ne le traite pas selon ses mérites, mais de ce qu'il a plus de vertu, plus de mérite qu'un autre ». Dans le sermon intitulé : « sur le devoir des enfants envers leurs pères et leurs mères », se rencontre un dialogue qui est poignant. « Lorsque une fois, dit le prédicateur, vos enfants ne sont plus sous votre dépendance, que vous les avez établis et qu'ils sont leurs maîtres, gardez-vous bien alors de prendre le ton d'autorité. — De quoi vous mêlez-vous ? Faites vos affaires et laissez-nous faire les nôtres. Nous sommes en âge et en état de nous conduire. Est-ce que je suis un enfant ? — Tu n'es pas un enfant ; cela est vrai ; mais je suis toujours ton père ; et, quand tu aurais les cheveux gris, tu es toujours mon enfant, et je suis toujours en droit de te reprendre. — Je n'ai que faire de vos réprimandes ; gardez vos conseils ; j'en sais autant que vous ; je veux vivre à ma tête ; laissez-moi tranquille ; vous trouvez à redire à tout ; vous en êtes insupportable ». — Quel langage, bon Dieu ! quelles horreurs ! Dirait-on que c'est un enfant qui parle à son père ? Non, il me semble entendre un maître qui répond au dernier de ses valets ».

Au nombre des formes littéraires se trouvent les figures. *Régis* use de la comparaison, de l'image, de l'apostrophe et de quelques autres encore, mais sobrement. Il nous a laissé une prosopopée. Elle vaut la peine d'être citée. Elle se trouve dans le sermon qui a pour titre : « se préparer à la mort ». A ceux qui ne se préoccupent pas de leur fin dernière, dans un sermon célèbre, *Bossuet* décrit l'horreur de la mort et, en même temps que nous sommes émus, nous sommes forcés d'admirer la richesse et la splendeur de son verbe. Avec *Régis*, nous n'enten-

donc pas un homme qui parle de la mort ; nous entendons la mort elle-même et sa parole produit en nous une sorte d'épouvante sacrée : « Regardez-moi bien, nous dit-elle ; ne craignez pas de m'envisager. Ma figure est hideuse ; elle vous épouvante ; mais il faut vous y faire ; cette figure est la parfaite image de ce que vous serez un jour ; vous deviendrez tels que vous me voyez, trait pour trait. Voilà ce que sont devenus et comme j'ai traité vos parents, vos amis, vos connaissances ; venez, venez, descendez avec moi dans ce tombeau ; ouvrez ce cercueil ; développez ce suaire ; vous frémissiez ! N'importe. Découvrez, voyez et considérez le cadavre de cet avare, de cet ivrogne, de cet impudique, de cet impie qui a fait tant de bruit et tant de mal dans le monde, de cette femme que tout le monde idolâtrait et qui s'idolâtrait elle-même. Voyez et considérez ; c'est là mon ouvrage. — J'aime à surprendre et à frapper subitement celui qui ne m'attend pas et qui ne pense point à moi. Pendant que son esprit est tout entier à ses plaisirs et aux choses de la terre, j'entre dans sa maison, je l'étends dans son lit, je suce le sang de ses veines, je bois, j'épuise, je taris en lui toutes les sources de la vie, je répands la pâleur sur son visage, je glace toutes les parties de son corps, je lui arrache son âme, et comme un loup affamé emporte dans sa tanière la proie qu'il vient d'égorger, j'entraîne ici ce cadavre où je le dévore dans les ténèbres. Voyez et considérez : c'est ainsi que vous serez traité un jour et ce jour n'est pas si loin que vous pourriez bien le croire. — Sortez à présent et que l'image de ce que vous venez de voir, vivement empreinte dans votre esprit, ne vous permette pas de perdre jamais de vue votre fin dernière. Allez, madame, allez passer deux heures devant votre miroir, . . . Allez, impudique, allez à vos plaisirs infâmes, . . . Allez, avare, allez compter votre argent. . . . Allez, ivrogne et vous qui faites un Dieu de votre ventre. . . . Allez, âme lâche, allez vous venger de votre ennemi ou déchirer la réputation de votre frère. . . . allez, hommes vains, contempler vos maisons, vos meubles, vos habits, vos terres, vos charges, vos domaines, vos troupeaux, vos greniers, vos

marchandises, tout ce qui nourrit votre orgueil, votre ambition, votre avarice ; mais, souvenez-vous que je vous dépouillerai de tout cela pour le donner à d'autres que je dépouillerai à leur tour. En échange de vos maisons, je vous donnerai un cercueil ; en échange de vos habits et de vos ameublements, un suaire ; en échange de tous vos biens, la pourriture et les vers ; en échange de ces honneurs, de cette gloire que vous aimez tant, la poussière et les humiliations du tombeau. Chargée d'exécuter les ordres du Tout-puissant, je marche devant lui ; j'ouvre la terre sous les pieds des faibles humains, je les précipite, je les entasse les uns sur les autres et toutes les générations disparaissent successivement devant moi ». C'est ainsi que *Réguis* fait parler la mort et ce puissant essor oratoire lui permet d'atteindre les hauteurs où *Bossuet* plane ordinairement. Sans doute, il est moins noble dans l'expression, moins grand dans la mise en scène que l'aigle de Meaux ; mais, il est aussi éloquent. Toutefois, il n'est pas coutumier de pareils élans. Après son impressionnante prosopopée, il reprend la parole en son nom : « O mort que vous êtes cruelle ! que votre image est effrayante ! que votre langage est amer ! que vos coups sont terribles ! Oui, mes frères, la mort est cruelle, son langage est amer, son image est effrayante et les coups qu'elle frappe sont terribles ; mais, puisque vous et moi devons nécessairement être sa victime, puisque son bras est levé sur notre tête et qu'il n'y a pas moyen de lui échapper, il faut donc la prévoir, nous y attendre et nous y préparer, afin que nous ne soyons point surpris ». Par cette simple et habile transition, *Réguis* revient au style tempéré qui lui est habituel.

En résumé, dans le choix de ses sujets, dans sa manière de les traiter, il est simple, familier, réaliste. D'ordinaire plutôt courts, ses sermons sont écrits dans un style affranchi de la tyrannie des traditions et de la mode, personnel, facile, riche, et qui rend sensibles la noblesse et la beauté de son âme. Dans la sphère restreinte où le retient son humilité, par les élans de son cœur et par l'essor de sa pensée, il apparaît comme un type d'orateur

populaire dont l'éloquence est si originale qu'il serait dangereux de vouloir l'imiter. Il est un prédicateur de campagne éminent et tout à fait hors de pair. Pour achever de nous en convaincre, après avoir étudié la forme de sa prédication, à laquelle, du reste, il ne sacrifiait rien, indiquons-en rapidement le fond qui, pour lui, était l'essentiel.

Où est la source de son éloquence ? Evidemment, quoique ses dons naturels et, en particulier, sa remarquable intelligence, l'aient heureusement servi, elle n'est pas en eux ; ils n'ont été pour lui que des moyens. Evidemment, elle n'est pas non plus dans le travail consciencieux et assidu qu'il a fourni constamment et qui n'était aussi qu'un moyen pour lui. La source de son éloquence est dans cet arrière-fond de lui-même et de tout homme d'où, d'après le livre des *Proverbes*, « *procèdent les sources de la vie* ». Elle est dans son cœur. Si, dans le genre tempéré, il a su trouver des accents chaleureux qui suspendaient son auditoire à ses lèvres, s'il s'y est élevé jusqu'à une éloquence magistrale, c'est à la bonté de son cœur qu'il le doit. Sa bouche parle de l'abondance de son cœur. Pour ses paroissiens, il éprouve les sentiments d'un père pour ses enfants. Il les aime d'un amour ardent, actif, et toutes les exhortations qu'il leur adresse ont pour unique but de les délivrer du mal sous toutes ses formes et de les sauver. Sans relâche, il soutient une lutte acharnée contre les ennemis de leur perfectionnement et de leur bonheur, contre tous les défauts et tous les vices qui, à ses yeux, sont les conséquences du manque de foi religieuse. Sans relâche, il plaide auprès d'eux la cause de leur salut éternel. Et parce qu'il est ému lui-même, il les émeut. Chacune de ses prédications est un acte par lequel il veut déterminer en eux un changement de conduite et les amener à réaliser l'idéal moral et chrétien.

De là vient que le caractère dominant de sa prédication, c'est qu'elle est essentiellement pratique. Se plaçant dans la région de l'expérience moyenne, il n'oublie jamais qu'il est le pasteur d'habitants de la campagne, de ménagères et d'agriculteurs. Il s'intéresse à leurs

tristesses et à leurs joies, à leurs craintes et à leurs espérances, aux plus petits évènements et aux plus menus détails de leur vie quotidienne.

En même temps, il les étudie et grâce à des observations conduites avec une patiente attention et une habile perspicacité, il recueille une abondante moisson de faits et connaît le cœur humain jusque dans ses plus intimes profondeurs. Ainsi préparé, lorsqu'il se propose de traiter un sujet, ce n'est pas pour composer un de ces sermons qui ne s'adressent à personne parce qu'ils s'adressent à tout le monde ; c'est pour composer un sermon s'adressant à un auditeur déterminé. Il se place en face de cet auditeur et ne voit que lui. Il le met en scène, le prend à parti et ne le lâche plus, l'apostrophe, lui donne la parole, pénètre dans son âme, l'explore et la fouille en tous sens, démasque ses défauts et ses vices, discute ses excuses et les détruit. Sans doute, en procédant ainsi, quelquefois, il dépasse la mesure et dévoile certaines turpitudes avec un sans gêne excessif. Mais, on lui pardonne aisément ces fautes de goût, quand on voit avec quelle sûreté de coup d'œil il discerne le mal qui se dissimule sous une apparence de vertu ; quand on voit avec quel courage et quelle vigueur il attaque tous les défauts et tous les vices : paresse, impureté, ivrognerie, convoitise, avarice, vanité, orgueil et d'autres encore ; quand on le voit dessiner le portrait de la femme acariâtre, du fils rebelle et mauvais, du faux dévot qui fait consister la religion en grimaces et mômeries. Il faut l'entendre dévoilant les motifs pour lesquels les hommes se rendent coupables de médisance. En voici un : « Ce qui vous fait parler, dit-il, c'est une vanité sotte et mal entendue ; vous voulez faire l'agréable, égayer la conversation, amuser la compagnie. Dès que vous cessez de médire, vous n'avez plus d'esprit ; vous voulez qu'on dise que vous en avez, et le prochain en est toujours la victime. Car, si vous ne parliez jamais mal de personne, vous n'auriez rien à dire que de très ordinaire. Peut-être seriez-vous fort ennuyeux. Et voilà, mon cher enfant, ce qui vous engage à médire ». Il faut l'entendre secouer ces prétendus chrétiens qui, tant qu'ils

sont heureux, mettent leur confiance dans leur santé, leur richesse, leur réputation, oubliant leurs péchés que la justice divine n'oublie pas et qui, lorsque l'adversité les accable, implorent avec une poignante amertume le Dieu qu'ils oublieront de nouveau dès que, dans leur existence, luiront de nouveau les jours de prospérité. On peut l'affirmer : dans chacun de ses sermons, il prend la nature humaine, pour ainsi dire, sur le fait et leur ensemble forme une sorte de tableau où sont représentées, avec une impressionnante fidélité, toutes les formes de l'égoïsme et de la perversité. Chacun peut s'y reconnaître plus ou moins. Sa prédication est essentiellement pratique.

Néanmoins, il ne faudrait pas croire que *Régis* s'interdise de franchir les limites de sa paroisse. Il est de son temps et il en connaît les publications, la littérature et la philosophie. Il les domine, il les juge et les rend responsables de la mentalité de ses paroissiens. Comme tous les siècles, le dix-huitième est un mélange de bien et de mal. S'il a revendiqué la liberté de conscience ; s'il a donné aux lettres et aux sciences un nouvel et puissant essor ; s'il a semé les germes d'une rénovation sociale dont nous bénéficions aujourd'hui, il faut bien reconnaître qu'en attaquant les abus et les préjugés, ce qui était légitime, il a manié à outrance l'arme d'une critique railleuse et subversive à l'excès. Il n'a rien respecté ; il s'est montré injuste à l'égard des principes de la morale et des vérités de la religion. Ses philosophes ont non seulement ébranlé la vieille morale, mais encore ouvertement combattu toute espèce de morale. Ils ont ainsi favorisé le débordement des appétits charnels, des basses passions et des vices. Les scandales se sont multipliés et on les a tenus pour des élégances. Quant à la religion, ils se sont déchainés contre elle en toute occasion et à tout propos ; ils ont pris à tâche de la décrier, de la battre en brèche et de la ridiculiser. Ils ont traité de contes de vieille femme tout ce qu'on pouvait leur dire de la vie à venir, du jugement, des rétributions futures et même de Dieu. Ils ont ainsi propagé dans les masses soit un scepticisme moqueur, soit un matérialisme raisonneur. Or, *Régis* se rend

compte que l'immoralité des villes, l'incrédulité des philosophes et de leurs adhérents, ont leur répercussion chez les habitants de la campagne. Ces deux états d'esprit, il les retrouve dans les propos et la conduite de certains de ses paroissiens. « C'est, dit-il, un torrent de malice et de corruption qui, après avoir inondé la capitale et renversé toutes les digues, déborde dans les provinces, reflue jusque dans nos campagnes et apporte aux habitants des villages... ces maximes affreuses qui leur apprennent à ne rien croire, à ne rien respecter pendant leur vie, comme s'il n'y avait rien à espérer ni à craindre après la mort ». Et ailleurs, il proteste avec indignation contre « ces productions ténébreuses qui s'élèvent avec tant d'insolence contre la vérité de l'Évangile », contre « ces ouvrages pestiférés, ces écrits pleins d'horreurs qui infectent les campagnes ».

En conséquence, il ne se contente pas de constater que, dans sa paroisse, pères, mères et enfants font preuve d'une regrettable légèreté, que beaucoup d'entre eux s'égarèrent et commettent le mal ; il ne se contente pas de flageller leurs défauts, leurs vices et de flétrir leur dépravation avec une impitoyable rigueur. Il fait plus et mieux. Austère en ses mœurs, par sa parole qu'appuie son exemple, à chaque catégorie de ses auditeurs, il adresse des conseils spéciaux, des exhortations touchantes, des appels pressants, pour les décider à obéir partout, toujours et en tout, à la loi du devoir. Par exemple, pour inculquer aux enfants le respect et l'amour de leurs parents âgés, il trace un tableau qui a dû faire couler des larmes : « En faisant la visite de ma paroisse, j'entre dans une maison où le premier objet qui se présente à ma vue est un vieillard que je trouve seul, assis au coin du feu. Ses cheveux blancs, son corps usé par le travail et courbé sous le poids des années, m'inspirent d'abord des sentiments de respect et de vénération. Je m'approche pour lui parler. Le chagrin, l'ennui, la douleur sont peints sur son visage. — « Qu'avez-vous, mon cher ami ? Vous me paraissez bien triste. Mais quoi ! vous pleurez ! Qu'est-ce qui vous afflige ? Est-il arrivé quelque mal-

heur dans votre famille ? — « Ah ! monsieur, je voudrais être mort, et je prie Dieu de me retirer de ce monde, où je ne suis plus bon à rien, où je m'entends reprocher journellement le pain que je mange et qui, la plupart du temps, est arrosé de mes larmes. Je suis le père de cinq enfants. Ces pauvres mains que vous voyez n'ont travaillé que pour les nourrir et, après les avoir élevés, non sans beaucoup de peine, je me suis dépouillé, pour les établir, du peu que j'avais amassé à la sueur de mon front. Aujourd'hui que je n'ai rien et où je suis hors d'état de gagner ma vie, mes enfants ne sauraient me souffrir. Ils se disputent à qui ne m'aura pas dans sa maison. Je suis ici comme par charité. Si je veux dire un mot, on me ferme la bouche. Si je fais quelque représentation, car vous savez, monsieur, que les vieux ont plus d'expérience que les jeunes, on dit que je radote. Si je me plains de mon mal, on me souhaite la mort. Il n'y a pas jusqu'à mes petits enfants qui ne m'insultent et qui ne fassent leur jouet des infirmités de ma vieillesse. Voilà quelle est ma situation. Mais, je vous en prie : ne dites rien de tout ceci à mes enfants ; ce serait encore pire, s'ils savaient que je vous ai fait des plaintes ». Réguis est un moraliste éminent. Il prêche la vieille morale humaine, la morale de la conscience qui est aussi celle des prophètes et de Jésus-Christ, la morale du respect de soi-même ou de la dignité, la morale du respect du prochain ou de la justice, la morale de la fraternité. Il montre à ses paroissiens que ces principes éternels les obligent et leur ouvrent « le sentier étroit et difficile » de la perfection et du bonheur. Les forçant à comparer ce qu'ils sont et ce qu'ils font à ce qu'ils devraient être et à ce qu'ils devraient faire, il leur montre qu'ils sont loin, bien loin de l'idéal, de la perfection et il travaille à allumer, à entretenir en eux la sainte passion de cet idéal.

Toutefois, il n'est pas seulement un moraliste éminent, il est aussi et surtout un représentant de la religion. Et comme il est entièrement persuadé que l'immoralité est la conséquence fatale de l'incrédulité, — ce qui est excessif, car il se rencontre des incrédules avérés dont la con-

duite est irréprochable, — il voit dans l'incrédulité son principal adversaire. Résolument, il engage contre lui une lutte dans laquelle il ne faiblit jamais. Il y déploie beaucoup de bon sens et de talent. Parfois, quand il s'abandonne à la ferveur de son zèle, il s'anime ; l'émotion le saisit ; alors, de son cœur, jaillissent des accents pathétiques qui, non seulement soulèvent l'admiration, mais encore produisent de durables impressions. Toutefois, une réserve s'impose ici. Il ne se contente pas toujours de combattre l'incrédulité, d'en citer les ouvrages, de les discuter, d'en montrer les dangers, ce qui est son droit et son devoir. Il s'en prend aussi aux incroyants eux-mêmes, leur prête des mobiles qu'ils n'ont peut-être pas, par exemple, celui de soutenir et de répandre leurs théories parce qu'elles flattent les appétits charnels de l'homme et ses plus bas instincts, les accuse d'ignorance et de mauvaise foi, les invective avec violence, les poursuit de sa verve fine et railleuse, de ses sarcasmes, de son ironie mordante et finalement les tourne en ridicule. Pareils procédés sont-ils approuvés par la conscience ? Assurément non. Sont-ils efficaces ? Pas davantage. Car, bien loin de réduire l'adversaire au silence, ils ne réussissent qu'à l'exciter et à rendre la lutte plus implacable et plus stérile.

En combattant l'incrédulité, *Régis* poursuit le triomphe d'une religion dont il a vérifié les fondements et qu'il tient pour un édifice indestructible et divin. Cette religion, c'est la sienne ; c'est le christianisme sous sa forme catholique. Il la prêche intégralement, avec ses dogmes, sa hiérarchie, ses rites et ses sacrements. Ici, je n'ai pas à formuler des appréciations ; je n'ai qu'à m'incliner devant la sincérité, la fermeté de ses croyances et devant l'émotion et la chaleur communicatives avec lesquelles il les expose et les défend. Toutefois, il est un point que je me permets de noter : dans sa prédication, *Régis* n'est théologien et dogmaticien que de temps en temps, par occasion. Ordinairement, il est pratique et se préoccupe surtout de la vie chrétienne de ses auditeurs. Ceci explique pourquoi j'ai toujours trouvé plaisir et profit à l'étudier.

Sans doute, au point de vue des doctrines, lui et moi, nous sommes logés à peu près aux antipodes. Mais, au point de vue de la vie chrétienne, sur bien des points d'une haute importance, je me sens avec lui en communauté de sentiments. Comment ne le serai-je pas, quand je le vois nourrir son âme de la lecture de l'Écriture sainte ? quand je l'entends la citer sans cesse, naturellement, sans recherche, sans effort, avec à propos ? quand je l'entends rappeler à ses paroissiens qu'ils ont le droit et le devoir de la lire, de la méditer et, par elle, de contrôler son propre enseignement ? quand je l'entends déclarer qu'elle contient la parole de Dieu qui est la source de sa croyance, la norme de sa foi, le fondement de sa prédication et la seule puissance capable d'enrayer les progrès de l'incrédulité ? Comment ne serai-je pas en communauté de sentiments avec cet orateur essentiellement populaire, avec ce chrétien d'une solide et active piété, qui donne la première place à l'enseignement, à l'exemple et à la croix de Jésus-Christ ? qui adore le Père céleste « *en esprit et en vérité* » et qui s'unit à lui par l'acte intérieur de la prière ? qui, par sa parole et par son exemple, prêche le repentir, la foi, la conversion, la sainteté, la justice, l'amour, la miséricorde, le renoncement à soi-même, le sacrifice, la résignation à la volonté de Dieu et la vie éternelle ? Sur tous ces points et d'autres encore, il a écrit des pages que je signe des deux mains.

Au milieu du siècle dernier, *Edmond Schérer* a déclaré, sans le prouver d'ailleurs, que « le sermon est un genre faux ». De nos jours, ceux qui n'en entendent jamais aucun, déclarent que tous les sermons sont mortellement ennuyeux. Pour moi qui, depuis bientôt un demi-siècle, cultive ce genre et compose des sermons, si j'ai dit quelques vérités, intéressé quelques auditeurs, c'est à *Régis*, l'excellent prédicateur populaire que je le dois en partie. A lui, ma reconnaissante admiration !

